

Philosophie et histoire des concepts scientifiques

M. Ian HACKING, professeur

A. Cours : *Façonner les gens II*

Le cours cette année s'appelle *Façonner les gens II*. Il développe les thèmes du cours de 2001-2002, *Façonner les gens*. Le texte intégral de chaque leçon est consultable sur le site Internet du Collège de France, par conséquent nous n'en donnons ici qu'un résumé assez bref. Le cours a deux aspects, une partie théorique, d'une part, et d'autre part trois exemples très détaillés de classification des gens : l'obésité, l'autisme, et la race. Notons que malgré les différences entre ces deux types de classification que sont l'autisme et l'obésité, dans les deux cas, en 2005, on parle d'épidémie : une « épidémie » d'autisme et une « épidémie » d'obésité.

Dans ces études, nous essayons de prendre des exemples assez variés de classifications des gens. Parmi les exemples de classifications humaines traités dans nos ouvrages antérieurs depuis plusieurs années, on trouve les abus commis sur les enfants, la personnalité multiple, le génie, la pauvreté, le criminel. On trouve aussi les classifications des recensements, et même les classifications des ouvriers. Nous avons utilisé également les études d'Arnold Davidson sur les pervers, dérivées, bien sûr, de certaines analyses de Michel Foucault, en particulier sur l'homosexualité.

Comme celui de 2001-2002, le cours de cette année porte sur les gens, sur les classifications des gens, mais avant tout sur la diversité des interactions entre les gens et la manière dont ils sont classifiés. Le cœur du sujet est la classification, et non les gens, et certainement pas les individus auxquels s'applique une classification, sauf à titre d'exemple. Ce qui nous intéresse, ce sont les classifications des gens, l'effet qu'elles ont sur eux — sur nous, sur vous et moi. Et les transformations que nous, qui entrons dans des classifications, nous faisons subir en retour à ces classifications : c'est ce que nous appelons un « effet de boucle ». Ces interactions peuvent modifier les gens en tant qu'individus ; mais quelque-

fois, les types d'individus, les « espèces » de gens, peuvent eux-mêmes évoluer ou subir des mutations.

Voici quelques éléments de ces interactions qui forment un cadre pour différentes analyses :

1) La *classification* et ses critères d'application. Par exemple, le nom d'une maladie, d'un genre de comportement et d'une espèce de gens qui souffrent. L'énoncé formel des critères est défini dans les manuels diagnostiques des maladies mentales. Ce sont des comités d'experts qui décident du nom donné au trouble, mais la classification et le nom passent dans la langue courante et vivent dans le discours ordinaire de l'époque. Autre exemple, le seuil de pauvreté, qui donne une nouvelle classe, celle des gens qui vivent en dessous de ce seuil. Dans ce cas, les experts sont des démographes, des statisticiens, des sociologues, des économistes.

2) Les *gens* et les *comportements* qui sont classifiés.

3) Les *institutions*. Dans le premier exemple, une maladie ou un trouble pathologique, ce sont les médecins et leurs organisations ; les comités qui définissent les troubles ; les systèmes d'assurance maladie qui remboursent les traitements ; les revues professionnelles qui publient les résultats cliniques — et je voudrais ajouter, dans le cas présent, la télévision. Pour le deuxième exemple, on peut citer l'INSEE ou l'Observatoire de la pauvreté.

4) La *connaissance*, dans laquelle j'inclus (a) la connaissance par les experts des faits établis et des théories admises, et (b) la connaissance populaire, qui se nourrit d'articles de presse ou d'ouvrages de vulgarisation, ou qui se répand à partir de déclarations orales, souvent diffusées à grande échelle par la télévision.

Ces quatre éléments servent de cadre permanent au cours de cette année, que le sujet soit la race ou l'obésité, la personnalité multiple ou le seuil de pauvreté. L'intérêt, c'est que la structure des interactions entre les quatre éléments change selon les cas et les exemples. Il y a vingt-deux ans nous concluons notre premier texte sur ce sujet par la conjecture suivante « *Il n'y a pas deux manières identiques de façonner les gens* ». Aujourd'hui c'est plus qu'une conjecture. C'est le premier énoncé du cours.

Cela n'implique pas qu'une méthode d'analyse assez générale soit impossible. Nous proposons que ce cadre de quatre éléments soit un point de référence tout au long de diverses analyses spécifiques et singulières sur les manières de façonner les gens.

Au fond de la structure des interactions dans ce cadre d'analyse, il y a toujours des questions philosophiques. Nous préférons les penser non pas comme des problèmes, mais comme des *nœuds philosophiques*. Nous empruntons ce mot au psychiatre anglais R. D. Laing, *Nœuds* (Stock, Paris, 1971). Ronald Laing pense qu'une psychose est souvent la résultante des désirs entrelacés, mais contradictoires, du malade, de sa famille et du monde qu'ils habitent. Nous ne voulons

pas suggérer que les problèmes de la philosophie sont des psychoses. Ils sont néanmoins un résultat de concepts entrelacés, mais quasi contradictoires. Dans ce cours, nous rencontrons cinq de ces nœuds philosophiques : la question des noms ; l'identité et la différence, question originelle de la métaphysique ; la question du choix et de la contrainte ; la question de l'opposition entre les apparences et la vérité, ce que nous appelons le nœud de la vérité ; et la question de l'existence et de l'essence.

Questions abstraites qui deviennent concrètes dans le contexte de nos exemples. Prenons l'obésité et le surpoids, qu'on définit aujourd'hui par l'indice de masse corporelle. Quels sont les effets de cette définition précise du nom ? L'obésité est-elle « la même chose » avant et après cette précision ? Être obèse, est-ce le résultat d'un libre choix ou d'un déterminisme hormonal ou génétique ? Depuis des années, on répète que le surpoids est mauvais pour la santé, au point que c'est devenu une vérité établie. Nous avons soutenu dans le cours, contre tout bon sens, qu'il n'existe pas de preuves appuyant cette affirmation. À peu près au moment où ce cours s'achevait, *The New England Journal of Medicine* a publié un article jugé révolutionnaire qui établissait, à partir d'études statistiques portant sur un grand nombre de données, qu'un peu de surpoids est plutôt bon pour la longévité, et même qu'une obésité modérée n'est pas dangereuse. La réalité diffère, semble-t-il, des apparences auxquelles tout le monde croyait.

Nous avons mentionné quatre de nos cinq nœuds. Le cinquième, c'est l'existence et l'essence, sujet de notre dernière leçon. Tout au long du cours, nous avons manifesté une attitude « existentialiste ». L'idée de façonner les gens implique que beaucoup d'attributs importants, quasi-essentiels, ou définitifs du caractère d'un individu, sont le produit de possibilités qui résultent d'un processus historique. Ces attributs ne font donc pas partie des attributs innés. Ils ne sont pas le simple produit de notre neurophysiologie, de notre biochimie ou de nos gènes. La difficulté est de déterminer lesquels sont vraiment le résultat d'un choix et lesquels deviennent presque inévitables une fois qu'une « espèce » de gens est façonnée dans le monde culturel que nous habitons.

Notez bien que les classifications des gens qui nous occupent se situent sur le terrain des recherches scientifiques. Les sciences de l'homme sont donc au cœur de nos préoccupations dans ce cours. Non pas dans leur acception traditionnelle, mais dans un sens littéral, qui inclut la médecine, la psychiatrie, la génétique, la démographie. Notre sujet, c'est l'émergence des classifications dans les sciences, l'augmentation de nos connaissances sur les individus ainsi classifiés, l'incorporation de ces connaissances aux institutions, et leurs effets sur les gens qui sont classifiés.

Les stratégies de ces sciences ont évolué au fil des années. Nous observons que dans les sciences qui nous intéressent, il y a ce qu'on peut appeler des *impératifs*. Ce ne sont pas exactement des méthodologies explicites, mais plutôt

des pressions très fortes pour que les recherches se fassent selon un modèle établi. Certains de ces impératifs sont anciens, d'autres sont très récents.

I. *Définissons !* Les proto-sciences qui voudraient étudier et connaître les gens doivent commencer par des classifications communes et les clarifier, les préciser, les définir. Elles peuvent aussi créer des classifications nouvelles, assorties de leur définition, et illustrées par des exemples pour faciliter la compréhension. Sans classification claire des gens, on ne peut pas faire de conjectures — or, c'est le but de la connaissance. Mais c'est un processus réciproque. Sans conjectures implicites, on ne peut pas proposer de définitions cohérentes.

II. *Comptons ! Corrélons !* Ce sont les impératifs originels de la statistique. Ils sont très liés aujourd'hui, mais il serait plus juste de les dissocier car ils sont chronologiquement très éloignés. Compter est un impératif antique, corrélérer est un impératif moderne. La liste des buts de l'administration, compter pour taxer et recruter, est vieille comme le monde. En tout cas, on la retrouve pratiquement depuis la préhistoire. On trouve cinq références aux recensements des Juifs dans la Bible. Mais on ne commence à comprendre la corrélation que dans les années 1870. C'est l'œuvre de Francis Galton, grand amateur de statistique, qu'il applique à des fins de biométrie, d'anthropométrie et d'eugénisme.

III. *Quantifions !* Transformer les qualités en quantité : c'est l'impératif de quantification des qualités. Quand les qualités deviennent quantitatives, la corpulence, par exemple, devient l'obésité, définie par l'Indice de Masse Corporelle. C'est l'impératif le plus exigeant des sciences, sciences naturelles et sociales confondues. Rendons les qualités quantitatives ! Et ensuite, Mesurons !

IV. *Médicalisons !* Au sens de la médecine clinique. Cela demande un sens du sain et du malade. Du normal et du pathologique. Cet impératif a émergé dans la clinique au début du dix-neuvième siècle. Georges Canguilhem s'est fait l'historien de ce processus dans *Le Normal et le pathologique*.

V. *Normalisons !* Cela consiste à définir des normes mesurables et quantitatives. La normalisation commence avec la « cliniquisation », quand on distingue entre le normal — le sain — et l'anormal — le pathologique. Nous devons l'idée d'homme moyen à Adolphe Quetelet, dans les années 1840. C'est l'époque où il propose l'idée que la distribution des caractéristiques humaines a une répartition gaussienne. Il soutient que la plupart des caractéristiques humaines, biologiques ou morales, sont distribuées selon une courbe de probabilités en forme de cloche. D'où un deuxième aspect de la normalisation : on doit trouver la moyenne, la norme, des traits humains, mais aussi la distribution des écarts par rapport à la norme.

VI. *Biologisons !* Il faut trouver l'origine biologique des caractéristiques, des troubles, des talents et des comportements humains. Par des recherches biochimiques ou neurologiques, on essaie de découvrir des fondements biologiques des traits du caractère et du comportement.

VII. *Rendons génétique !* C'est l'impératif qui enjoint de rechercher l'origine génétique des caractéristiques des individus. Il est en continuité avec l'impératif précédent, l'impératif de rendre biologique. Rendre biologique, aujourd'hui, c'est souvent trouver une origine génétique. Nous avons mentionné la recherche d'un gène de l'homosexualité : c'est un exemple de cet impératif — un exemple qui est d'ailleurs un échec, je crois. Aujourd'hui, l'exemple le plus formidable de succès de la généticisation est la trisomie.

VIII. *Bureaucratisons !* Adaptons les classifications aux besoins administratifs. Aujourd'hui, je considère l'autisme, par exemple, non seulement comme un trouble mental du développement, mais aussi comme une classification administrative, notamment dans les écoles et les institutions d'aide et de soin.

IX. *Prenons possession de notre identité !* Nous voudrions souligner un phénomène apparu assez récemment : des gens qui étaient classés par des experts selon leurs propres critères d'experts se mettent à revendiquer cette expertise pour eux-mêmes. Ils déclarent qu'ils sont eux-mêmes les experts de cette catégorie de gens, la classe dont ils sont les membres. Cette auto-appropriation d'une classe par ses membres est un processus très efficace aujourd'hui. Cela a commencé quand les homosexuels sont devenus eux-mêmes les experts de l'homosexualité. Ils se sont appropriés leur propre classe, l'ont « rapatriée ». Ils en ont pris le contrôle et l'ont retirée des mains des experts du domaine médico-légal. On trouve des tentatives semblables, plus ou moins réussies, parmi les handicapés, les travailleuses/travailleurs du sexe, les amis des schizophrènes.

Avec les quatre éléments du cadre d'analyse, les cinq nœuds philosophiques, et ces neuf impératifs, nous avons les rudiments d'une théorie sur les manières de façonner les gens et nous pouvons entreprendre l'étude de classifications singulières. Nous avons commencé par une leçon sur l'idée des normes, l'essentiel de l'impératif V : *Normalisons*. Après cela nous avons présenté trois exemples.

L'obésité

Nous avons retracé l'histoire sociale récente des débats sur l'obésité en France, aux États-Unis, au Brésil et dans le monde entier. Comment la conception de l'obésité ou du surpoids touche-t-elle les individus et la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes, les régimes nutritionnels, les interventions sociales et médicales. En réalité, il faut revenir au concept lui-même — et à son évolution. On définit l'obésité et le surpoids par l'indice de masse corporelle. L'IMC d'un individu est son poids en kilogrammes divisé par le carré de sa taille en mètres. Quelle est l'origine de cet indice ? Quelle est sa justification ?

Cet indice a une longue histoire. On le désigne aussi sous un autre nom : c'est l'indice de Quetelet. En effet, Quetelet a utilisé ce ratio P/T^2 pendant toute sa vie de statisticien, de 1832 à 1870. Or il ne l'employait pas comme une mesure de la corpulence, mais pour résoudre un problème hérité de Buffon : trouver un

modèle de la croissance de l'homme, de la première enfance à l'âge adulte (Buffon pensait que la loi devait suivre un rapport P/T^3). C'est une affaire d'anthropologie physique, chez Buffon, Quetelet, et dans les années de l'entre-deux-guerres. Cette formule a été transformée en un indice signalant un degré de minceur dangereux (au rebours de la corpulence) vers 1970, et c'était un des choix possibles parmi plusieurs indices en concurrence. Le nom « indice de masse corporelle » a été introduit en 1972. L'intérêt pour cet indice provient toujours de problèmes de santé publique. Les épidémiologistes l'ont retenu pour sa simplicité : on n'avait besoin que de mesures du poids et de la taille, peu coûteuses même à l'échelle d'une grande population, et la formule avait l'avantage mathématique d'utiliser une fonction de taille au carré.

On observe que la longévité diminue sensiblement quand l'IMC dépasse la valeur 30. Vers 1985, on considérait donc une personne ayant un IMC de plus de 30 comme obèse. Mais la définition du « surpoids » comme plus-de-25 date de 1998 seulement. Souvent quand on lit des articles traitant de l'épidémie d'obésité, on s'aperçoit que c'est le surpoids, et non l'obésité, qui est en question. Il y a une vraie croissance de l'incidence de l'obésité, mais en même temps, ces décisions administratives et médicales ont changé la conception de soi et la conception du corps pour une très grande proportion d'individus.

L'autisme

Dans le cas du surpoids et de l'obésité, il n'y a qu'une transition fondamentale : l'introduction de l'IMC et de critères précis, mesurables. C'est un exemple de l'impératif de quantification. L'autisme, c'est autre chose : on y assiste à une série de transformations et d'élargissements de l'application du concept. Nous avons intitulé les deux leçons sur l'autisme, « Figures de l'autisme — des représentations en pleine évolution ». La première leçon est historique, la seconde traite de l'actualité.

L'autisme des enfants se définit comme un trouble du développement complexe affectant la fonction cérébrale, qui perturbe le rapport au monde environnant et rend impossible, en particulier, l'établissement d'un lien social. Les autistes ne réagissent pas aux émotions. Ils ont beaucoup de difficultés pour l'acquisition du langage. Ils présentent également une altération de la communication, avec un langage verbal répétitif et stéréotypé. On parle actuellement d'un spectre de l'autisme : il s'étend des individus muets et isolés jusqu'aux autistes dits « de haut niveau », qui sont socialement intégrés mais conservent certaines particularités telles que la mémoire, l'obsession des faits numériques et la difficulté à comprendre le monde social.

Le premier diagnostic d'un trouble du développement distinct fut publié en 1943 par le docteur Leo Kanner dans la clinique pédopsychiatrique qu'il avait fondée à l'hôpital Johns Hopkins de Baltimore — la première en Amérique du Nord. Le nom d'« autisme » était emprunté à Eugen Bleuler qui l'avait utilisé

en 1911 pour désigner l'état des schizophrènes qui sont tout à fait absorbés en eux-mêmes (du mot grec *autos* = soi-même).

Vers la fin de sa vie, Kanner a souligné que dès le début, il avait parlé de l'origine organique de cette affection. Mais c'était à l'époque de l'apogée du mouvement psychanalytique aux États-Unis. Kanner a mis l'accent sur l'absence de vie relationnelle. On a rapidement pensé que l'autisme était une incapacité innée à communiquer avec les gens, exacerbée par l'attitude de parents qui réussissaient très bien dans leur travail, mais pas du tout dans leurs relations personnelles. De là, on est passé à l'idée qu'il est produit par des parents qui élèvent leurs enfants dans des « réfrigérateurs émotionnels ».

Bruno Bettelheim (1903-1990) était un psychiatre et polémiste qui eut en son temps une grande influence. Il avait fondé à Chicago l'École orthogénique, une institution pour la prise en charge des enfants autistes. « Toute ma vie, a-t-il écrit, j'ai travaillé avec des enfants dont la vie avait été détruite par une mère qui les détestait. » (Cf. son livre de 1967, *La Forteresse vide, l'autisme des enfants et la naissance du moi*). L'idée de la « mère-réfrigérateur » a été capitale jusqu'aux années 1970. Elle est complètement dépassée aujourd'hui.

Observons le glissement vers le terrain moral. Avant Kanner, les enfants dont il s'occupait auraient été écartés d'emblée et jugés stupides, faibles d'esprit (et par conséquent mauvais), ou sourds-muets (et donc stupides). Ils étaient *mauvais*, même si ce n'était pas de leur faute. Après Kanner, les voici libérés. Ce sont leurs parents qui sont des réfrigérateurs émotionnels : les *parents* sont mauvais, et ils ont besoin d'aide.

En dehors de la France et de la Suisse, on considère aujourd'hui de façon presque unanime qu'un traitement psychanalytique est sans effet pour les autistes atteints de handicaps sévères. Le débat continue en France. Sans chercher à prendre position, nous observons que les différents traitements produisent des individus assez différents — et cela vaut aussi pour les mères des enfants autistes. C'est un exemple saisissant d'une manière de façonner les gens. Nous voyons ici comment sont façonnés une espèce de mère, une espèce d'enfant, et même — voir le livre de Bettelheim cité ci-dessus — une espèce de moi.

Une « psychopathologie autistique » a été décrite à la même époque, à Vienne, en 1944, mais de façon indépendante de l'autisme de Leo Kanner. Le docteur Hans Asperger a signalé des troubles du comportement chez plusieurs enfants. Ils avaient un développement normal du point de vue de l'intelligence et du langage, mais la description de leur comportement était très semblable à celle que Kanner avait faite à propos des autistes. On parle maintenant du syndrome d'Asperger. Ce n'est pas une pure coïncidence si ces deux hommes, séparés par un océan et par une guerre, ont publié simultanément une description de l'autisme infantile. Kanner était autrichien de naissance, il a reçu sa formation médicale à Berlin et à Baltimore, où il travaillait dans le service d'Adolf Meyer, un psychiatre très influent, diplômé de Zürich. Kanner et Asperger appartenaient tous les deux

à la descendance intellectuelle de Bleuler et à la tradition de la *Heilpädagogik* allemande de l'entre-deux-guerres, une combinaison de pédiatrie et de pédagogie.

Cependant, les articles de Hans Asperger, et l'homme lui-même, restaient inconnus en-dehors des cercles germanophones et russophones. Et même dans le monde germanophone où Asperger lui-même avait une certaine notoriété après-guerre, ses diagnostics étaient peu diffusés. Beaucoup plus tard, en 1981, Lorna Wing redécouvrit Asperger. Elle réactualisa le travail de 1944 en publiant un compte-rendu des travaux réalisés et une proposition pour définir un syndrome d'Asperger, sur la base de la description de trente quatre cas. Les principales perturbations des sujets atteints du syndrome d'Asperger concernent la vie sociale, la compréhension et la communication. Mais les problèmes de développement des capacités linguistiques ne sont pas aussi sévères que chez les autistes. À partir de cette publication, la communauté internationale a multiplié les recherches et les travaux pour tenter d'identifier le syndrome d'Asperger et pour le positionner dans les classifications par rapport à l'autisme de Kanner. Remarquons cependant que de son côté, la *Classification Internationale des Maladies* (CIM), le manuel de l'OMS, qualifie ce syndrome de « Trouble de validité nosologique incertaine. »

Nous avons discuté des aspects actuels de l'autisme dans le cadre de notre liste d'impératifs. En ce qui concerne la *normalisation* des autistes, l'ambition des médecins était de rendre les autistes normaux. C'est impossible. Il n'y a pas de guérison. L'enfant autiste deviendra un adulte autiste. L'ambition est donc de faire en sorte que les autistes ressemblent davantage à des adultes ordinaires. De les intégrer dans la vie sociale d'autres gens. Voilà le mot du jour : intégrer.

Le système le plus extrême de formation des autistes revendique des succès remarquables — et contestés — en matière d'intégration. C'est la méthode du docteur Lovaas ou « ABA » (*Advanced Behavioral Analysis*). Il faut commencer à traiter les enfants avant quatre ans, de préférence dès trente mois. L'enfant doit suivre un entraînement individuel — prodigué par un entraîneur attiré pour lui seul, toujours le même si c'est possible — à raison d'au moins quarante heures par semaine, de préférence sept heures par jour, six jours par semaine. Et cela pendant deux ans. Le but est de faire en sorte que l'enfant soit suffisamment socialisé pour pouvoir entrer à l'école. Cette méthode est strictement behavioriste. Elle descend en droite ligne des pratiques de conditionnement de Pavlov et de Skinner. La nouveauté de Lovaas est le caractère très rigoureux de son programme. Il dit obtenir de très grands succès, mais des critiques affirment que ses résultats ne sont pas reproductibles. Nous avons décrit en détail le système ABA et les controverses sur son efficacité.

Beaucoup de chercheurs s'efforcent de découvrir les origines biologiques, neurologiques ou génétiques de l'autisme, mais nous n'en sommes encore qu'aux premières étapes. Plutôt que de présenter une gamme de conjectures, nous avons donné un résumé d'une seule approche. On a imaginé une expérience, d'inspira-

tion philosophique, pour déterminer à quel âge un enfant comprend l'esprit d'autrui — l'âge, dit-on, où l'enfant développe une « théorie de l'esprit ». Selon les expérimentateurs, les enfants autistes ont de très grandes difficultés dans ce domaine. Un courant des sciences cognitives actuelles postule (a) que nos capacités mentales sont organisées en *modules*. On fait l'hypothèse (b) que chaque module correspond à un réseau neuronal du cerveau. De plus, on propose (c) qu'il existe un module inné dédié à la théorie de l'esprit. On conjecture ainsi (d) qu'il manque aux autistes une telle théorie de l'esprit, avec un corollaire (e) la région correspondante du cerveau des autistes doit être endommagée. Nous avons même rapporté des expériences qui suggèrent que les lésions cérébrales sont liées à l'amygdale. Il faut ajouter que toutes ces réflexions et ces résultats sont très provisoires.

Nous avons décrit les autistes dits de « haut niveau ». Pour beaucoup de gens, le modèle de ce type de personnes est Temple Grandin (L'auteur de *Ma vie d'autiste*, 1994, traduction de *Emergence, labeled autistic*, 1986). Il y a un grand débat sur la question de savoir si l'autisme de haut niveau est identique ou non au syndrome d'Asperger. De grandes études statistiques sont menées, mais Lorna Wing, qui a importé Asperger de la tradition germanophone, a suggéré en 2000 que des questions de ce type étaient dénuées de signification. « Peut-être ai-je ouvert une boîte de Pandore ! »

Après Grandin, il y a eu toute une veine cinématographique sur ce thème (cf. *Rain Man*, 1988), ainsi que des biographies et des autobiographies (l'Australienne Donna Wilson, auteur de *Personne, nulle part*, 1990, *Quelqu'un, quelque part*, 1992). Des fictions (Mark Haddon, *Le bizarre incident du chien pendant la nuit*, 2003). Et des récits accablants et dévastateurs (Jeanne-Marie Préfaut, *Maman, pas l'hôpital !*, écrit par une mère qui a tué sa fille autiste de 25 ans). De même, on trouve tout un genre romanesque recourant à des personnages autistes ou qui présentent le syndrome d'Asperger : un critique a parlé récemment de « l'autisme comme métaphore ».

L'impératif IX : l'auto-appropriation du concept d'autisme par les autistes est difficile, mais il y a une sorte d'auto-appropriation par délégation, qui est le fait des groupes de pression politiques qui se sont constitués sur le thème de l'autisme et de sa prise en charge. Nous avons présenté les demandes de l'organisation Autisme France. L'autisme doit être pensé comme un handicap, pas comme une maladie. Il faut assurer une réponse éducative pour tous les autistes, enfants et adultes, qu'ils soient de haut ou bas niveau. Autisme France affirme que la France est très en retard sur les autres pays industrialisés, en ce qui concerne les ressources éducatives mises à la disposition des autistes.

Un dernier mot sur l'auto-appropriation : il existe de nos jours une auto-appropriation par les autistes de haut niveau. Ils disent « être autiste, ce n'est pas un problème ; nous sommes juste différents ; vous, les "normaux", vous

pouvez faire des choses qui sont difficiles pour nous, et nous, nous pouvons faire des choses qui sont difficiles pour vous ».

Revenons au titre de notre discussion sur l'autisme : *Figures de l'autisme — des représentations en pleine évolution*. Notre intention est de réfléchir à ces figures et à leurs conséquences pour les autistes eux-mêmes. Être autiste aujourd'hui n'est pas la même chose qu'être autiste il y a cinquante ans. Les causes sont sans doute les mêmes, probablement des anomalies neurologiques. Mais la vie des autistes a changé et la conception qu'ils ont d'eux-mêmes a évolué. C'est pourquoi nous avons choisi cet exemple pour illustrer l'idée de *Façonner les gens*.

La race

Dans la leçon sur la race nous avons parlé de la race dans plusieurs sens, dont le principal est le sens (1) du *Petit Larousse* : « Subdivision de l'espèce humaine en Jaunes, Noirs et Blancs selon le critère apparent de la couleur de la peau ». Le dictionnaire nous informe que « les progrès de la génétique conduisent aujourd'hui à rejeter toute tentative de classification raciale ». Mais nous finissons la leçon en évoquant l'usage de la race en épidémiologie et les développements récents de la génétique, surtout depuis 2002. La race diffère des exemples précédents à plusieurs égards. (a) C'est une *catégorie* : chaque race désigne une classe d'individus. (b) L'ancienneté du mot et l'ancienneté de l'idée. (c) Le rôle des stéréotypes dans le fonctionnement du concept de race. (d) L'idée de race dans le monde européen est remarquablement stable, ce qui la distingue entièrement de ces concepts nouveaux que sont l'obésité et l'autisme.

Nous avons donc abordé un nouveau type de question. Pourquoi y a-t-il une tendance si envahissante à appliquer la catégorie de la race et à considérer les gens d'une autre race comme des types de gens essentiellement différents ? Parmi les réponses possibles, j'en retiens cinq. La *nature* : la race est un fait du monde naturel. La *généalogie* au sens de Michel Foucault : je rapporte la version décrite par Cornel West, et qui commence avec François Bernier, en 1684. Les *sciences cognitives* : nous avons une prédisposition innée à classer selon la race. Ici, nous présentons les études de Lawrence Hirschfeld. L'*empire* : ce sont les classifications des empires qui solidifient les catégories de la race. N'importe quel empire — rappelons le rôle des classifications par race dans la formation de l'Empire perse, l'action de H.M. Stanley au Congo, et ainsi de suite. La classification par la race est essentielle dans les recensements impériaux. La *souillure* : approche anthropologique dérivée de Mary Douglas. Elle soutient que des règles de pollution sont nécessaires pour la définition d'un groupe social. Les autres races nous polluent, donc la race des autres est très utile pour la préservation de la solidarité d'un groupe social.

Il faut clarifier l'approche naturaliste. Il y avait le naturalisme modeste de John Stuart Mill, utilisant la théorie de son *Système de logique*. Les races ne

not pas des « vrais Genres », mais des distinctions superficielles entre les races existent dans la nature. C'est un fait, mais pas un fait fondamental, selon Mill. Il ne s'agit pas du naturalisme dangereux des sciences de la race qui jouent un rôle capital dans la légitimation de la discrimination raciale dans les sociétés égalitariste occidentales. S'il faut un naturalisme par rapport à la race, nous voulons celui de Mill.

Voilà cinq explications de la persistance du concept de race. *Nature* : les distinctions raciales sont faciles à faire. *Généalogie* : les concepts de race sont ancrés dans la structure des systèmes de pensée occidentaux. *Sciences cognitives* : il y a une tendance innée à faire de telles distinctions. *L'histoire des empires* : chaque empire recrée son concept de la race. *La souillure* : la pollution raciale sert à maintenir la cohésion sociale. Ces cinq explications sont compatibles entre elles. Toutes sont bonnes — nous préférons la nature et la souillure — la prévalence des concepts raciaux est surdéterminée.

En conclusion, nous présentons des données récentes sur la valeur de la race comme indice épidémiologique. C'est un retour au naturalisme de John Stuart Mill. On répète depuis des décennies que la race n'est pas un concept « scientifique ». Cette conviction est mise à mal par les résultats produits depuis l'année 2000. En 2002, des chercheurs californiens ont fait une expérience. Ils ont programmé un ordinateur pour classer les données génétiques en un petit nombre de groupes. Les ordinateurs étaient « daltoniens » — aveugles à la couleur, indifférents à la forme du crâne, etc. Leur échantillon consistait en mille individus de 52 régions du monde. Le programme de l'ordinateur a produit six classes, dont cinq correspondent très bien aux cinq races traditionnelles. Bref, les races « géographiques ». Une bonne confirmation, peut-être, du naturalisme modeste de John Stuart Mill. Pourquoi cette recherche ? Pour ré-établir le racisme ? Non, dans un but épidémiologique.

Il y a des questions théoriques, qu'on trouve dans les articles de *Nature Genetics* (novembre 2004). Il y a aussi des questions pratiques en médecine et en épidémiologie. Par exemple, des greffes de moelle osseuse pour la leucémie. Les greffes requièrent la compatibilité des facteurs HLA (Human Leucocyte Antigen). La distribution des facteurs HLA est très différente selon les races. C'est pourquoi, depuis 1990, il existe des registres raciaux de HLA, à l'intention des greffes. On produit aujourd'hui des médicaments dont l'efficacité est très variable selon la race du patient. Nous concluons notre discussion par les débats sur la nécessité de telles recherches, dans une perspective médicale, et sur leurs risques, du point de vue de la société.

Retour à la théorie : nominalisme

Cette année, nous avons une liste d'exemples courte mais intense. La liste du cours de 2002 était plus longue et par conséquent moins intense. Il est temps de jeter un coup d'œil sur la totalité. On peut y voir une liste de classifications ou

une liste de caractérisations des gens. Nous la traiterons comme une liste de types de gens. Ce sont les types de gens que les sciences ont traités comme des genres dont on peut avoir une connaissance exacte : connaissance des lois ou au moins des généralisations utiles. C'est pourquoi nous faisons précéder leur nom d'un article défini, parce qu'on traite ces « genres » comme les genres de la zoologie, *la baleine, l'homme, la fourmi*.

Le pervers
 La personnalité multiple
 La personne qui inflige de mauvais traitements à des enfants
 La personne qui commet des abus sexuels sur des enfants
 L'enfant victime d'abus sexuels
 Le criminel
 Les pauvres
 Le génie
 L'obèse
 L'autiste
 La race

C'est une liste confuse, un mélange à différents égards. Nous l'écrivons ainsi pour mémoire : notre cible est le groupe des sciences qui *classifient* les gens, qui étudient les *types* de gens, et recherchent des *lois* concernant ces types. Chacun des onze items est pensé comme un type de personne. Les sciences recherchent les lois afférentes à ces types, afin de comprendre les personnes de chaque type, et d'améliorer les situations individuelles et sociales.

Quelques explications sont nécessaires, parce que les entrées de la liste n'ont pas toutes la même forme logique. Voici notre excuse pour avoir écrit une liste si confuse : au commencement de nos recherches, nous pensions à une classe assez précise des types de personnes. Nous ne voulons pas dire une classe de personnes, mais une classe de types des gens, si vous voulez, une classe de classes. Parce que nous avons commencé dans la tradition analytique où l'on parle des genres naturels, des espèces naturelles, c'est-à-dire les *natural kinds* des philosophes anglophones, nous avons pensé qu'il y avait une classe précise de ces genres de personnes, genres comme *le pervers, le génie*, et ainsi de suite. À leur propos, nous avons parlé de genres humains. Plus tard, nous avons parlé de genres interactifs. Interactifs parce qu'il existe ce que nous appelons un effet de boucle entre les gens et les classifications des gens. L'individu classifié est modifié ou se modifie lui-même du simple fait qu'il est classifié. Par conséquent, puisque les gens classifiés changent, notre connaissance de la classe en question doit être révisée, et même les critères d'application du nom de la classe sont modifiés. Il y a un cercle de conséquences, que nous désignons comme un « effet de boucle ».

C'était une théorie élégante, ingénieuse : il y a une classe bien définie des types de gens, les genres interactifs. Ces types, la connaissance de ces types, et les

gens qui relèvent de ces types, sont en interaction, et il y a un effet de boucle. Nous ne doutons pas qu'il y ait des effets de boucle de ce genre. Pourtant, l'idée d'une classe précise des genres humains était une erreur. Une telle classe homogène et bien définie n'existe pas. Quand on commence à y regarder de plus près, son hétérogénéité saute aux yeux.

Cette liste n'a rien de définitif. C'est la trace de mes pérégrinations depuis vingt ans, depuis l'article qui a été à l'origine de ce projet et qui portait le titre, « Making up people », c'est-à-dire à peu près « Façonner les gens ». Il faut désormais passer des exemples à des considérations plus générales. Dans le premier énoncé du cours, nous avons pourtant affirmé : « *Il n'y a pas deux manières identiques de façonner les gens* ». Dans ces conditions, comment parler du général ? Tout façonnement se fait au sein d'un cadre d'analyse à quatre éléments :

- 1) La *classification* et ses critères d'application.
- 2) Les *gens* et les *comportements* qui sont classifiés.
- 3) Les *institutions*.
- 4) La *connaissance* des experts et la connaissance populaire.

Voilà le facteur constant dans notre étude. Il y a une source de variabilité, dans la mesure où le poids respectif de ces quatre éléments est assez différent dans chaque cas individuel. Par exemple, le rôle des connaissances est capital dans le cas de l'autisme. On a une première conception selon laquelle les mères des enfants autistes ne sont pas affectueuses, elles sont froides : des mères-réfrigérateurs. Conception dévastatrice pour une génération de familles, mais aujourd'hui complètement dépassée. Une soi-disant « connaissance » qui a eu beaucoup d'effets sur les mères et, par contrecoup, sur les enfants autistes eux-mêmes. C'est vraiment un cas où les gens ont été façonnés par la connaissance et par des institutions comme les cliniques psychiatriques. Aujourd'hui, nous avons des connaissances nouvelles et concurrentes. Nous avons par exemple la méthode du docteur Lovaas, ou les approches qui essaient de faire acquérir aux enfants une théorie de l'esprit. Les autistes de haut niveau se sont quasiment « auto-appropriés » l'autisme : de ce fait, il y a eu un élargissement de la classe des gens qui s'identifient comme autistes, ou qui sont identifiés comme tels. C'est un véritable effet de boucle. Néanmoins la plupart des chercheurs sont d'accord pour penser que l'autisme est au fond un problème neurologique, et peut-être génétique. C'est un « genre naturel » de déficit neurologique.

À la différence de l'autisme, nous n'avons pas de connaissances nouvelles sur les pauvres. Il y a une définition précise de la pauvreté, qui reflète l'impératif VIII, d'adapter les classifications aux besoins administratifs. Il y a les seuils de pauvreté, et le nouveau concept d'exclusion. Il y a les innombrables données de dizaines de ministères, il y a l'Observatoire de la pauvreté. Mais pas de connaissance vraiment nouvelle sur la *nature* de la pauvreté. Alors qu'il y a des connaissances vraiment nouvelles sur la nature de l'autisme. Trop, peut-être. Il n'est guère

possible que toutes ces théories et conjectures soient compatibles et que l'ensemble soit vrai. Dans le cas de la pauvreté, on peut dire que ce sont les institutions et les administrations qui portent le poids des interactions avec les pauvres.

Continuons à parcourir notre liste d'exemples. Il existe des ressemblances remarquables entre la pauvreté et l'obésité. Historiquement, on a pensé qu'il y avait des pauvres méritants qui sont pauvres par malchance, par exemple, lorsque le mari ou le soutien de famille meurt ou se blesse dans un accident du travail (etc.). Il y avait aussi les pauvres responsables — sinon coupables —, ceux qui sont pauvres par leur faute. C'est ainsi qu'on a pu établir des distinctions entre les gens. Il y a ceux qu'il faut aider, soit par les soins de la charité publique, soit par ceux de l'assistance sociale des services publics. Et il y a les autres, qui ne méritent rien. C'est une distinction que les services sociaux de certains pays sont en train de restaurer.

Comparons maintenant avec l'obésité. On pense que l'obésité de certaines personnes relève de causes physiologiques, et peut-être génétiques. Mais dans d'autres cas, on pense aussi que les gens sont obèses simplement parce qu'ils mangent trop. Il y aurait les obèses coupables et les obèses méritoires ? La similitude est remarquable, mais il y a aussi une différence claire : la distinction entre les obèses se fait par référence à des connaissances médicales, et sur ce sujet, des connaissances — ou au moins des théories — nouvelles sont proposées chaque jour. Aujourd'hui, certaines théories sociologiques rendent compte des difficultés des pauvres et disculpent la plupart des pauvres non-coupables, mais c'est dans un registre absolument différent.

Il reste un point essentiel, qui a été suggéré par des termes évaluatifs comme « mérite » et « coupable ». Ces mots impliquent le choix. Et voilà *le nœud philosophique du choix*, du libre arbitre. Quand un individu pauvre a-t-il le choix de cesser d'être pauvre ? L'économiste Amartya Sen a mis la question de la liberté et du choix au cœur de ses analyses sur la pauvreté mondiale. Nous avons également cité l'organisation GROS, le Groupe de Réflexion sur l'Obésité et le Surpoids, qui dans son colloque de 2004 met l'accent sur la possibilité de faire le choix d'être moins gros.

Nous passons aux questions du choix. Mais nous répétons notre mise en garde : il n'y a pas, et il n'y aura jamais de théorie universellement applicable sur les manières de « façonner les gens ». Pour la simple raison que le nominalisme dynamique est fondé sur la complexité et les méandres de la vie quotidienne et de la vie institutionnelle, il ne mènera pas à une structure, un système ou une théorie philosophique générale. Il y a néanmoins une question générale assez plausible en perspective. Si nous parlons de façonner les gens, on peut raisonnablement nous demander : « quelle est votre idée de ce qu'est une personne ? Qui est susceptible d'être ainsi façonné ? ».

Comment un nominalisme dynamique pourrait-il affecter le concept d'une personne individuelle ? Il y a une première réponse liée à la possibilité. Ce qui

fait de nous la personne que nous sommes, ce n'est pas seulement ce que nous avons fait, ce que nous faisons et ferons, mais aussi ce que nous aurions pu faire, et ce que nous pourrions faire. Façonner les gens, c'est modifier l'espace de possibilités qui définit la personne. Même mort, on est plus que la somme de ses actes : une vie qui s'achève, en effet, ne prend sens qu'à l'intérieur d'une sphère de possibilités qui disparaissent avec elle. À chaque façonnement d'un nouveau type d'individu, un nouvel espace de possibilités apparaît, et donc les individus eux-mêmes sont refaçonnés.

B. Séminaire

Lire Foucault. Une explication de quelques textes très spécifique, avec souvent des applications, directes ou indirectes, aux sujets du cours.

C. Enseignement à l'étranger

Cours et séminaire

— *Université de Québec à Montréal* : un cours et un séminaire en rapport avec le cours, « Des organismes cybernétiques », 4 novembre 2004.

— *Institut Universitaire Européen*, Fiesole, Italie, janvier, 2005.

Cours :

Making up people

1. Theory 1 : A progressive taxonomy of knowledge about kinds of people. 12 janvier.

2. Practice 1 : Normalization. Anorexia and Obesity. 17 janvier.

3. Practice 2 : Biologization. Autism and Asperger's. 19 janvier.

4. Practice 3 : Stereotyping human kinds. Race. 24 janvier.

5. Theory 2 : Looping effects. 26 janvier.

Séminaire : en rapport avec le cours, les 12, 17, 19, 24, et 26 janvier.

D. Publications

« The Cartesian vision fulfilled : Analogue bodies and digital minds ». *Interdisciplinary Science Reviews*, 2005 (30) : 153-166.

« Why race still matters ». *Daedalus* 2005 (134) : 102-116.

« Truthfulness ». *Common Knowledge* 2005 (11) : 160-172.

« A new way to see a leaf ». *New York Review of Books*, 7 avril 2005.

« Between Michel Foucault and Erving Goffman : Between discourse in the abstract and face-to-face interaction ». *Economy and Society* 33 (2004) : 277-302.

« Franklin's conjecture ». *Isis* 2004 (95) : 460-464.

« Mindblind ». *London Review of Books*, 21 octobre 2004.

« *Automatisme ambulatoire* : Fugue, hysteria, and gender at the turn of the century ». In *The Mind of Modernism : Medicine, psychology and the Cultural Arts in Europe and America, 1880-1940*. Ed. Mark S. Micale, Stanford University Press, 2004, 125-140.

E. Conférences

1^{er} septembre. « Authenticity : the postman knocks ». Colloque : *18th Century Thought*, Helsinki. À paraître.

10 septembre. « The body-mass index ». Colloque : *The politics of obesity*, Toronto.

30 septembre. « Where does the body-mass index come from ? ». Mount Holyoke College.

30 septembre. « The Cartesian Vision Fulfilled : Analogue Bodies, Digital Minds. » Mount Holyoke College.

7 octobre. « Des organismes cybernétiques ». Amiens, Université Picardie Jules Verne.

20 octobre. « The suicide weapon ». Science for peace, Toronto. À paraître, en norvégien.

23 octobre. « Body Parts Large and Small » Colloque : *Rewritings : History, Probability, Science. Conference in Honour of Ian Hacking*. Toronto.

14 février. « Adieu, chers cyborgs ». Séminaire Henri Atlan et Claudine Cohen, EHESS, Paris.

2 avril. « Ce que l'on peut apprendre de Ludwik Fleck au sujet des maladies génétiques : l'exemple de la trisomie 21 ». Séminaire d'Antonia Soulez, IHPST, Paris.

17 avril. « The changing faces of autism ». Cornell Dept. of Psychiatry, Westchester, New York.

18 avril. « The changing faces of autism ». Éric T. Carlson Memorial Grand Rounds Lecture at New York Presbyterian Hospital.

18 avril. « Where does the body-mass index come from ? ». Richardson History of Psychiatry Research Seminar, History of Psychiatry Institute, New York.

28 avril. « Genres of Communication, Genres of Information ». Colloque : *Seeing, Understanding, Learning in the Mobile Age*. Budapest. À paraître.

2 juin. « A whole new world is being constructed right now : the ultracold ». Colloque : *The Shape of Experiment*. Max-Planck-Institut, Berlin. À paraître.

AUTRES ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

1. Professeur invité

M. Ian MACLEAN, Professeur à l'université d'Oxford et *Fellow* de *All Souls College* a donné quatre leçons au Collège de France sur le sujet suivant :

« Interpréter la nature à la fin de la Renaissance : l'homme et le monde selon les médecins ».

1. Mercredi 16 mars : Définir la nature : la doctrine des médecins.
2. Mercredi 23 mars : Interroger la nature : la logique des médecins.
3. Mercredi 30 mars : Circonscrire la nature : le naturel et le surnaturel selon les médecins.
4. Mercredi 6 avril : Déchiffrer la nature : les signes naturels et les basses sciences (physiognomonie, chiromancie, métoscopie).

2. Colloque franco-britannique consacré à Maurice Merleau-Ponty

La Phénoménologie de la perception, soixante ans après

17 et 18 juin 2005, Amphithéâtre M. Halbwachs.

Colloque co-organisé avec le professeur Thomas Baldwin (University of York). Avec le soutien de la fondation Hugot, du Collège de France, de la British Academy et du Centre for European Studies, London School of Economics.

Président d'honneur : Claude LEFORT

Conférenciers anglophones :

Thomas Baldwin, Professor, Dept. of Philosophy, University of York
Ordinary Language and the Sources of Meaning

Naomi Eilan, Professor, Dept. of Philosophy, University of Warwick
Merleau-Ponty on the Emergence of Self-Consciousness

Simon Glendinning, Fellow in European Philosophy, London School of Economics

The Genius of Man

Michael Martin, Professor, Dept. of Philosophy, University College London
Perception and the Body

Komarine Romdenh-Romluc, Lecturer, Dept. of Philosophy, Univ. of Nottingham
Merleau-Ponty and the Power of Summoning

Hubert Dreyfus, Professor, Univ. of California, Berkeley
Comments on the paper by K. Romdenh-Romluc

A.D. Smith, Professor, Dept. of Philosophy, Sussex University
The Flesh of Perception

Conférenciers francophones :

Bruce Bégout, Maître de conférences, Université de Picardie
Merleau-Ponty et le phénomène du monde. Une nouvelle cosmologie philosophique

Françoise Dastur, Professeur émérite, Université de Nice-Sophia Antipolis
Philosophie et non-philosophie chez Merleau-Ponty

Eran Dorfman, Université de Paris XII
Perception, liberté et réflexion radicale

Éliane Escoubas, Professeur, Université de Paris XII
Merleau-Ponty et le surcroît de l'art

Danielle Lories, Professeur, Université catholique de Louvain
Homo pictor, homo philosophus : débat avec Merleau-Ponty

François-David Sebbah, Maître de conférences, Université de Technologie de Compiègne
La posture du philosophe

3. Autres activités de Marc Kirsch, maître de conférences associé à la chaire, assistant du Pr Ian Hacking

a) Publications

« Ian Hacking, le penseur du mouvant », in « 25 grands penseurs du monde entier », *Le Nouvel observateur*, Hors-Série n° 57, décembre 2004-janvier 2005.

Compte-rendu de l'ouvrage de Thorsten Noack, *Eingriffe in das Selbstbestimmungsrecht des Patienten. Juristische Entscheidungen, Politik und ärztliche Positionen 1890-1960*, Frankfurt am Main, Mabuse-Verlag, 2004. À paraître dans *Gesnerus, Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences*.

b) Conférence

11 janvier 2005, « L'homme, une exception dans la nature ? », Institut National d'Agronomie Paris Grignon, mastère 2^e année, module de bioéthique.

c) Direction éditoriale de la *Lettre du Collège de France*